

**LENI
ORSO**

SOÑJ



SONJ



LENI ORSO

Projet Bradbury 11/52

Cette nouvelle fait partie de mon projet Bradbury (11/52).
Découvrez ce projet sur mon site internet :
[Mon projet Bradbury](#)

Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnages ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Le piratage prive l'autrice de ses droits.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Crédit photo : [Sugden Guy](#)

Crédit symbole : [Turkkub](#)

Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-494925-00-7

Copyright © Avril 2023 Leni Orso

*À tous mes aïeux,
Ceux que j'ai eu la chance de connaître
Et les autres aussi.
J'ai mis des bouts de vous.*

Le train était à peine rempli quand Jean y entra. Il croisa une femme et ses deux jeunes enfants, un homme âgé qui s'appuyait sur sa canne pour avancer et une femme qui devait à peine avoir vingt ans. Jean s'installa dans un compartiment vide. Il était un peu anxieux, mais l'idée de retrouver Maryse calmait ses angoisses.

Le train s'ébranla avec douceur, sans à-coup et sans bruit. Jean s'enfonça plus dans son siège et se laissa aller à admirer le paysage qui défilait à travers la fenêtre. La petite gare s'éloigna, vite remplacée par les champs.

Il s'y revit enfant, quand il allait garder les trois vaches de la ferme au pré. Il passait ses journées de printemps et d'été allongé dans l'herbe, les yeux rivés sur le ciel, essayant de trouver des formes dans les nuages. Parfois il s'amusait à grimper aux arbres et s'y faisait des cabanes, s'inventant des jeux et des histoires.

Le plus souvent, Jean lisait. Ses parents n'avaient pas beaucoup d'argent et pas les moyens d'acheter des livres, alors il avait lu en boucle le seul ouvrage de la maison : la bible. Plus tard, sa maîtresse lui avait prêté ses propres livres, et il avait découvert Jean Giono, Alexandre Dumas et Arthur Conan Doyle. Il avait plongé dans des histoires toutes plus fascinantes les unes que les autres et n'avait jamais cessé de lire depuis.

Jean sourit à l'idée de sa bibliothèque remplie de tous les livres qu'il avait accumulés au cours de sa vie. Il n'en avait jamais jeté aucun, tous étaient trop précieux à ses yeux. Il avait même toujours la vieille bible de ses parents, qu'il n'avait pourtant plus ouverte depuis des années. Ces livres, c'étaient des souvenirs, des instants d'une vie passée dont il avait parfois du mal à se détacher.

Derrière la fenêtre, les champs firent lentement place, au loin, à une forêt de pins. Les arbres étaient hauts et se balançaient sous le souffle du vent. Leurs épines s'offraient au soleil qui perçait à travers les nuages. Il faisait beau et doux, et Jean songea qu'il avait hâte d'arriver, de serrer Maryse dans ses bras et d'aller peu importe où tant qu'il était auprès d'elle.

Il l'avait rencontré alors qu'il était encore minot, quand sa famille avait débarqué dans son petit village de campagne, durant la guerre. Il n'avait guère plus de dix ans,

et elle à peine neuf. Il était heureux d'avoir enfin quelqu'un de son âge avec qui partager ses journées. Elle qui venait de la ville, lui avait raconté les soldats, les saluts, les descentes dans l'immeuble. Et puis très vite son père avait été prié d'aller à l'étranger travailler. Alors ils avaient fait leurs valises et avaient fui aussi loin que possible pour arriver finalement dans ce trou perdu. Georges, le père de Maryse, se cachait toute la journée dans les bois et ne revenait que lorsque la nuit était tombée et que le village était endormi. Parfois, Jean apportait à la famille du pain et un peu de lard, que ses parents lui donnaient en secret.

À cette époque, pour Jean, la guerre était quelque chose d'un peu lointain et vague, même si George devait se cacher, et même si un soldat résidait chez eux. Il était jeune, perdu dans un pays étranger, loin de sa famille. Jean le trouvait gentil, il était un peu comme un grand frère. Ils communiquaient comme ils le pouvaient. Il aidait sa mère à la cuisine, il était serviable et aimable. Peut-être qu'il avait su pour Georges, mais si c'était le cas, il n'avait jamais rien dit. Lorsqu'il était parti, après la guerre, il avait envoyé régulièrement des lettres et la mère de Jean les lisait toujours avec plaisir.

Maryse aussi était partie après la guerre. Son père n'avait plus besoin de se cacher, alors ils étaient retournés à la ville, loin. Ils n'étaient encore que des enfants, mais leurs journées passées dans les bois, à construire des cabanes ou jouer aux billes, avaient forgé entre Jean et Maryse un lien indéfectible. Quand elle était partie, la jeune fille avait promis qu'elle écrirait. Elle l'avait fait et Jean avait répondu. Il attendait toujours ses lettres avec impatience, pressé de découvrir la vie citadine et ses mystères. Lui qui n'était qu'un fils de paysan modeste vivant dans un coin de campagne reculé se demandait bien pourquoi une fille de la ville continuait à lui écrire. Mais elle lui demandait souvent des nouvelles de Marcel, leur âne, et elle s'inquiétait toujours pour les cultures lorsque le temps était trop mauvais. Jean aimait lire ses lettres, avec son écriture fine et ses belles boucles rondes. Il avait parfois l'impression qu'ils vivaient dans deux mondes opposés, et que le courrier était un moyen de passer de l'un à l'autre avec facilité.

Les années étaient passées, et puis un jour Maryse avait

décidé de revenir chez Jean, pour revoir l'endroit où elle avait passé une partie de son enfance et se replonger dans ses souvenirs. Jean était allé la chercher à la gare de la ville d'à côté. Cela faisait des années qu'ils ne s'étaient pas vus et Jean s'attendait à revoir la fille de quatorze ans qu'il avait quittée six ans auparavant. Mais bien sûr ce n'était plus une enfant. Lorsqu'il l'avait vue descendre du train, avec ses petits souliers blancs, sa robe bleue à pois blancs et ses cheveux bruns cachés sous son béret, il avait cru que la terre s'était arrêtée de tourner. Et peut-être bien que c'était le cas, ça n'avait plus d'importance à ce moment-là. Maryse lui avait souri et il avait su alors qu'il n'avait plus envie de la voir repartir.

Dans son wagon, Jean sourit au souvenir de cet été 1951. Il avait vécu de beaux moments dans sa vie, mais celui-là était tout particulier. Il avait passé toutes ses journées avec Maryse, à pique-niquer près de la rivière, à parler de tout et de rien, à câliner Marcel, à lire l'un à côté de l'autre. Ils étaient allés voir « Boulevard du crépuscule » qui repassait au cinéma et étaient allés danser au bal du 14 juillet. Et, juste avant que Maryse ne reprenne son train, Jean avait demandé s'il pouvait l'embrasser. Elle avait dit oui, et ce fut le début d'une nouvelle vie.

Ils s'étaient mariés au printemps 1952. Ils s'étaient installés dans la petite ville qui avait poussé près du village de ses parents. Maryse avait obtenu haut la main son diplôme de sténodactylo, et le médecin l'avait embauchée avec plaisir. Elle était douée dans son travail, et les patients aimaient sa douceur et son sourire. Jean, lui, travaillait à l'épicerie et aidait ses parents à la ferme. Ils menaient une vie simple, et parfois Jean s'en voulait de ne pas pouvoir offrir plus à Maryse. Mais elle balayait sa peine d'un rire, lui disant qu'elle était heureuse et qu'elle n'aurait pu rêver mieux.

Catherine était née en 1962 et Philippe en 1965. Laurence avait vu le jour en septembre 1967 et s'était éteinte quatre semaines plus tard. Pour la première fois de sa vie, Jean s'était senti impuissant. Il avait vécu des moments difficiles après, mais rien n'avait jamais égalé le sentiment de perte et de vide qu'il avait ressenti à ce moment-là, alors qu'il tenait dans ses bras le petit corps

sans vie de sa fille. Un bout de lui-même s'était éteint ce jour-là.

Jean sentit son cœur se serrer à ce souvenir. Il se demanda ce qu'aurait été sa vie si Laurence était toujours là. Aurait-il été un meilleur père ? Un meilleur mari ? Il avait fait de son mieux, mais était-ce assez ?

Le train longea la côte et Jean plongea ses yeux dans la mer. Le soleil transformait la surface bleue en des millions de diamants minuscules. Il se revit alors en 1973 à Mers el-Kébir, juste à côté d'Oran, les pieds dans le sable chaud, la main de Maryse dans la sienne. Les enfants riaient et construisaient des châteaux recouverts de coquillages. Leurs premières vacances à l'étranger, une bouffée d'air après les années difficiles, un instant à jamais gravé dans sa mémoire.

La vie s'était écoulée en un clin d'œil lui semblait-il. Catherine avait quitté la maison en 1980 pour aller à Paris faire des études d'infirmière. Philippe avait suivi peu de temps après. Il voulait devenir architecte, construire de belles maisons pour ceux qui n'en avait pas. Jean était fier de ses enfants, de ces deux êtres humains formidables qu'ils étaient devenus.

Se retrouver à deux après tant d'années à quatre avait été étrange au début. C'était comme s'il fallait qu'ils se redécouvrent. Malgré l'éclat de tristesse dans ses yeux, Maryse était toujours souriante. Aux yeux de Jean, c'était l'amour incarné sur terre. Elle allait chanter et danser, elle allait répandre son rire et sa bonne humeur. Et lui la suivait, amoureux comme cet été 1951, quand elle était descendue du train.

La vie s'était écoulée, paisible et heureuse. Ses parents l'avaient quitté l'un après l'autre, en douceur. Jean avait presque 70 ans alors, mais il s'était senti comme un petit enfant. Qu'allait-il devenir sans ceux qui l'avaient élevé ? Mais au cimetière, Maryse avait serré sa main et il avait su alors que tout irait bien.

La petite ville s'était agrandie petit à petit, et leur maison avait accueilli leurs petits-enfants puis leurs arrière-petits-enfants. La maison s'était à nouveau remplie de cris, de disputes et de goûters, de chocolats renversés et de dessins animés. La bibliothèque s'était enrichie et Jean avait

transmis son goût de la lecture à ces bouts de lui qu'il voyait grandir à mesure que les années passaient.

En juillet 2018, Maryse s'en était allée. Elle avait serré fort la main de Jean une dernière fois, l'avait embrassé comme si c'était la première fois, et, dans un éclat de rire, était montée dans le train, le même que celui qu'elle avait pris pour débarquer soixante-sept ans plus tôt. Jean lui avait souri, lui avait dit que tout irait bien. Et ça avait été le cas, même si la maison était devenue un peu trop grande et un peu trop vide.

En août 2019, alors que le soleil faisait un peu la moue, Jean avait lui aussi pris le train. C'était l'un de ces vieux trains à vapeur, ceux avec une locomotive qui fume et des sièges en cuir usé. Il était monté sans regret, avec un dernier signe à ceux qu'il laissait derrière, avec la certitude maintenant qu'il avait fait de son mieux, même s'il n'avait pas été parfait.

Le train ralentit doucement, sans à-coups. Le cœur de Jean se serra. Dehors, une lumière blanche s'étalait à perte de vue. Il se leva, un peu tremblant, un peu ému. Et lorsque la porte s'ouvrit, Maryse l'accueillit les bras grands ouverts. Elle portait ses petits souliers blancs et sa robe bleue à pois. Une mèche brune s'échappait de son béret. Et alors qu'il la serrait dans ses bras, elle se mit à rire et Jean sut que tout irait bien.